

L'Origine

Sean J. Rose, « Livres Hebdo »

vendredi 17 mai 2013

Géologies est un récit bref, tenu de nuances. Mais comme chacun sait, en littérature le nombre de pages est sans grand rapport avec la qualité de l'œuvre ni l'ennui qu'elle procure. Ainsi le dit si justement Cocteau : Proust n'est pas long et *Adolphe* de Benjamin Constant n'est pas court. L'effet produit par le texte de Pierre Bergounioux demeure longtemps après qu'on l'a lu.

L'auteur de *Miette* en égrenant les souvenirs de sa natale Corrèze continue de creuser une question – le rapport entre culture et nature – qui innerve son œuvre : la possibilité d'un déterminisme social redimé par les entiers de l'écriture. Il raconte comment, originaire de ces « terres moins bonnes », où les livres ne parvenaient qu'« en petites quantités et de façon aléatoire », le jeune élève qu'il fut commença à s'intéresser à la culture et à la littérature. Envoyé dans un internat de garçons, il est confronté à un autre monde : « Le changement de milieu, les variations de la rente foncière, en diffractaient le contenu. Les mots étaient les mêmes, mais ils renvoyaient à des choses différentes ou, plus insidieusement, d'une façon différente aux choses. » C'est l'expérience de l'aliénation qui forge un destin d'écrivain. Face à l'hiatus entre les mots et les choses : s'étonner, s'émerveiller, mais également travailler le déroutant écart.

Bergounioux se souvient de la bande de copains biologistes, champions de l'abolition de la propriété privée. Mais la révolution de l'auteur, né en 1949 à Brive-la-Gaillarde est tout autre. C'est un retour sur soi et une interrogation du mystère premier de la terre natale. Bergounioux se rappelle aussi cette passion ancienne pour la géologie. Comme si l'étude du sol dont vous êtes originaire vous permettait de vous libérer de ce dont vous êtes constitué : « Si connaître une chose consiste à en relever les contours, on voit quel bénéfice associé s'ensuit. [...] J'ai pensé que si je comprenais pourquoi le séjour du pays natal me tirait vers les heures mortes, la tristesse, j'échapperais dans une certaine mesure à leur empire parce que je ne serais plus le même. »

Pierre Bergounioux, mineur de fond

Amaury da Cunha, « Le Monde »

vendredi 24 mai 2013

Pour Pierre Bergounioux, l'écriture n'est pas une activité irrémédiablement tournée vers la littérature : tout autant actes de pensée qu'instruments de connaissance, ses textes répondent, comme il nous l'avait confié en 2012, à un besoin « d'éclaircissement intérieur » et à une « exigence de discernement ». Une expérience à mi-chemin entre l'art et la vie. D'inspiration autobiographique, son œuvre est souvent rapprochée de celle de Pierre Michon, par sa concision, son extrême rigueur, son élégance. Depuis la publication de son premier livre, *Catherine* (Gallimard, 1984), il a écrit plus d'une cinquantaine d'ouvrages parmi lesquels on peut trouver ses *Carnets de notes*, présentés comme son journal de travail ; des essais critiques (sur William Faulkner, ou récemment, consacré au peintre Philippe Cognée (*Peindre aujourd'hui*, Galilée, 2012) et des récits poétiques qui ressuscitent des êtres et des lieux « sortis des confins », comme le très beau récit *La Mue* (Gallimard, 1991).

Pour cet écrivain né en 1949, qui partage son temps entre des cours donnés aux Beaux-arts de Paris et son activité littéraire (il pratique aussi, en « dilettante », la sculpture, en bricolant des morceaux de ferrailles), l'écriture est une charge qui est peut-être piégée. « Notre tragédie, bipèdes que nous sommes, la voici : à la différence des pierres, des plantes, des bêtes, nous ne sommes pas captifs du cachot spatio-temporel. L'effrayante puissance de l'esprit humain lui permet de sortir des barreaux, en pensée, pour retourner en enfance », nous avait-il confié.

Ce voyage dans le temps n'est pas une régression. Il n'exprime pas non plus le désir de retrouver une plénitude perdue. Si Bergounioux creuse le passé, c'est peut-être pour forer l'énigme des origines – avec le risque de se blesser. Dans son nouvel ouvrage, *Géologies*, l'écrivain revient sur un épisode marquant de son existence : lorsqu'il décida, vers l'âge de

20 ans, d'étudier, de penser, de rêver les paysages du sol, « genèse du support de nos vies ».

En moins de cinquante pages, ce texte réussit une merveilleuse oscillation entre récit de vie et méditation géologique. Pour cette enquête minérale, ouverte au monde extérieur, mais soumise aussi à un questionnement intime, l'écrivain cherche à tisser un rapport entre l'humeur et la terre, la contemplation et la connaissance. « Interpréter ce que les choses, le sol, vont me dire », écrit-il. Il marche à ciel ouvert, à mille lieues de « l'aride théorie » et des travaux académiques, loin de la ville, accompagné seulement d'un burin et d'un livre pour identifier ce qu'il trouve sur son chemin. Et quelles trouvailles fait-il ? Aucun trésor caché, mais la (re)découverte, au contact des sols argileux, d'une expérience physique et nerveuse : l'être est tout imprégné du territoire physique où il se trouve. Il pressent par exemple l'influence des sols sur ce qu'il ressent. « Cette anomalie gréseuse qui déteignait sur l'humeur », écrit-il. Car la fluctuation de nos pensées, leurs irrégularités, dépendraient davantage du milieu où elle se trouvent, plutôt que d'une improbable profondeur psychique. « Oui, ce qu'on sent, pense, fait, se rapporte à ce qui se passe, si incongru qu'il paraisse, malgré tous les démentis », écrit-il.

À Lyon, lors de la soirée qui lui sera consacrée, c'est l'épaisseur du temps que Pierre Bergounioux cherchera à percer, face à des archives vidéo d'écrivains, de philosophes, ou d'artistes disparus (Bachelard, Dubuffet, Pontalis, Bourdieu, Thomas...). « Je devrai faire écho à leurs paroles, par-delà la tombe », confie-t-il au téléphone. « Les livres de certains m'aident encore », ajoute-t-il.

Géologies

Claire Devarrieux, « Libération »

30 mai 2013

Nous sommes à la fois le résultat et le palimpseste de sédimentations diverses. La psychanalyse a son idée sur la question. La génétique aligne de son côté ses déterminismes. Et puis chacun se fait sa propre histoire, constituée d'un millefeuille de temps. Pierre Bergounioux apporte une touche originale à l'édifice individuel, ou plutôt, à ses soubassements. Il avance, dans *Géologies*, que nous sommes tributaires des ols dont nous venons, que notre psychologie y puise une explication.

Ainsi, « certaine humeur chagrine à laquelle je n'avais pas souvenir de n'y avoir pas été sujet » est-elle due, selon lui, à « la roche bise, friable que nous avons sous les pieds ». Il en veut pour preuve que tel cause, tel « arc méridional », une fois franchis, il en éprouvait une allégresse sans autre origine que ce déplacement vers une minéralité différente. Ce sont là des expériences enfantines, au temps des trajets dans la voiture paternelle, et des découvertes adolescentes, quand le jeune Bergounioux, équipé en géologue amateur, d'un marteau et d'un burin, arpentait son coin de Corrèze. Certains voudraient se repérer sur une de ces cartes du Bureau de recherches géologiques et minières à quoi l'auteur fait allusion. Les autres se laisseront porter par la vibration poétique des mots : « roches magmatiques, sédimentaires et métamorphiques », granites, micachiste, calcite.

À l'opposé du langage des pierres, se situe celui des manuels et de l'enseignement : ils sont décevants, car ils ne disent à peu près rien de la réalité. S'il avait été instituteur, ce à quoi il se destinait, Pierre Bergounioux, né à Brive-la-Gaillarde en 1949, pense qu'il serait resté proche du terrain, et des choses muettes. Mais il était voué à l'étude, à « la haute, l'aride théorie qui était de mode, en ce temps-là », École normale supérieure à Paris, agrégation de lettres modernes. C'est beaucoup plus tard, à travers le labeur quotidien de l'écriture, qu'il va parvenir à « l'examen rétrospectif, distant, éclairé des assises physiques du commencement ».

La capture d'un papillon moins rare qu'il ne le rêvait, la rencontre, manquée ou pas, de quelques personnages, jalonnent les pages de *Géologies* – il fallait bien un pluriel. La grille de lecture politique, dialectique, est présente également, dans ces parages de terres pauvres : « L'éloignement, la médiocrité du sol, le tour d'esprit qui

en résulte inévitablement, nous dérobaient la cause de nos agissements, c'est-à-dire l'éloignement, la médiocrité du sol... »

Un Fragment miraculeux

Christophe Mercier, « Les Lettres françaises »,
juin 2013

Pierre Michon me disait, à la fin d'une journée passée dans les bois des Cards, il y a plus de vingt ans, « Bergou est le seul qui me fasse peur » (comme Borg savait que seul McEnroe jouait dans sa catégorie, ou comme Sampras redoutait Agassi). Il avait raison. Michon est aujourd'hui – et à juste titre – quasi canonisé (il plaît aux universitaires), alors que la chapelle des admirateurs de Bergounioux est un peu plus restreinte. Il n'en est pas moins évident qu'ils sont les deux prosateurs français les plus personnels, et les plus marquants de leur génération – celle des écrivains nés après la guerre, qui ont connu les mutations de civilisation, et les combats idéologiques des années soixante.

Pierre Bergounioux, qui n'a pas publié de « roman » - ou, du moins, de texte se présentant comme tel – depuis *Le Premier mot*, en 2001, poursuit son œuvre singulière, de plaquette en plaquette, d'éditeurs connus (Verdier, Galilée, Fata Morgana) en éditeurs confidentiels. Et j'imagine que, dans cinquante ans, la quête de ses œuvres complètes fera le délice des collectionneurs, comme le fait, aujourd'hui, la recherche de celles d'Henri Pourrat ou de Valéry Larbaud, deux autres écrivains du centre de la France (Auvergne, Bourbonnais, Limousin) qui ont eux aussi brillé dans la fameuse (alors) collection blanche de la NRF, avant de doré le catalogue de maisons plus modestes, dont beaucoup ont aujourd'hui disparu.

S'il ne publie plus de roman, Bergounioux n'a pas pour autant renoncé aux livres d'une certaine ampleur. C'est le moins que l'on puisse dire à la vue (et à la lecture) des trois énormes et passionnants (plus que passionnants, habités, des « livres de vie ») volumes de son journal publié sous le titre de *Carnets de notes*, qui sont le massif le plus impressionnant de son œuvre, et font de lui l'un des très grands

diaristes de la littérature française, sur le même plan – pour notre siècle, qu'on prend maintenant l'habitude d'appeler « le siècle dernier », ce qui ne nous rajeunit pas – qu'un Julien Green ou un Léautaud.

Bergounioux, on le sait, a d'abord été connu comme romancier : *Ce pas est le suivant* (l'histoire d'un homme qui marque sa vie en plantant des arbres) est le roman français le plus faulknérien (ou gionien, comme on veut) paru au cours des trente dernières années, et *L'Arbre sur la rivière* est un déchirant adieu à l'adolescence (ou une entrée à l'âge adulte, comme on veut, encore une fois) concentré sur une nuit passée dans une 2CV poussive par quatre jeunes gens, amis d'enfance, qui s'extirpent brièvement de leur Corrèze natale pour aller voir un concert à Paris, dans les années soixante, avant l'autoroute, les ceintures de sécurité obligatoires, et le taux d'alcoolémie à zéro (ou peu s'en faut).

Mais Bergounioux n'est pas romancier dans l'âme : il n'invente pas. Et tous ses livres (qu'ils soient étiquetés « romans », « journal » ou plus étiquetés du tout) sont les fragments d'une vaste autobiographie, une déploration de la fin de l'enfance (celle d'un fils d'instituteur des environs de Brive), une fin d'enfance qui a correspondu à la fin d'un monde (le monde rural, quasi immémorial, qui a connu, à la fin de la dernière guerre, plus de changements qu'il n'en avait connus en plusieurs siècles), à la fin d'une civilisation.

Géologies est une – petite – pièce du puzzle dessiné par Bergounioux. On sait – notamment par son journal – l'intérêt qu'il porte aux pierres, et on n'est pas étonné de lui voir leur offrir tout un bref volume. Car, pour lui, les pierres – la réalité géologique d'une terre – font partie de la mémoire de cette terre, l'ancrent dans le temps, et comprendre la géologie d'une terre c'est comprendre aussi une civilisation, et son évolution. Le temps, la mémoire, et le désir de comprendre (il n'est pas étonnant que Descartes soit souvent à ce point présent dans son œuvre) : on est là au cœur de la thématique de Bergounioux.

« Il se pourrait que l'endroit où j'ai vu le jour soit sans équivalent sur la terre. Il suffit pour s'en convaincre de déplier une carte au 1/50.000 du BRGM. Les ingénieurs chargés des relevés ont mobilisé quarante-cinq teintes, pas moins, pour répertorier les différentes sortes de roches rencontrées dans un quadrilatère de vingt sur vingt-cinq kilomètres. »

Géologies n'est pourtant pas un traité savant, mais, comme la plupart des textes brefs de son auteur, une énième rêverie sur les thèmes et les images qui l'obsèdent.

Au fil des pages : le lycéen interne à Limoges ; l'adolescent dévorant un guide anglais sur les papillons (une autre passion de Bergounioux, à laquelle il a consacré *Le*

Grand Sylvain) commandé chez un libraire de la petite ville en même temps qu'un traité de géologie ; l'étudiant parisien avide de connaissance. Des images d'un film d'Ettore Scola, qui commence en noir et blanc, pendant la dernière guerre, et se termine en couleur, lors du « merveilleux printemps » des années soixante. Des allusions au *Grand Meaulnes*, un livre de chevet (Bergounioux l'a préfacé), écrit par un autre fils d'instituteur avide du monde, et de ses lumières.

À ceux qui n'ont pas lu Bergounioux, on ne conseillera sans doute pas de découvrir son œuvre à travers *Géologies*. Mais pour ceux à qui elle est familière, ces cinquante pages sont précieuses, comme un fragment miraculeux dans lequel se reflète la totalité d'un univers.

Profondeurs de Bergounioux

Pierre Ahnne

<http://www.ahnne-et-petel.fr/>

Tous les livres de Bergounioux pourraient s'intituler « Géologies ». Quel que soit en effet l'objet particulier auquel ils s'attachent, ils travaillent toujours à le resituer dans le cadre plus vaste du monde qui l'a produit. Si l'on peut parler de quête des origines à propos de l'auteur du *Premier Mot*, c'est en ce sens : non la recherche d'une explication définitive, mais le va-et-vient obstiné entre l'être ou la chose et les conditions de leur naissance. Cela suppose un travail de creusement, de fouille, et l'écriture inimitable de Bergounioux — longues phrases contournées, nerveuses, insistantes — est ce travail même qui constitue aussi son seul sujet.

Il se poursuit de livre en livre, qu'il y soit question de souvenirs d'enfance (*La Bête faramineuse, C'était nous...*), de la naissance d'un amour (*La Maison rose*), de peinture, de sculpture sur métal (*La Cassé*) ; que le narrateur évoque ses propres expériences ou celles des autres : écrivains (*Jusqu'à Faulkner, Une chambre en Hollande*), aviateurs américains (*B-17G*), tankistes soviétiques (*Le Baiser de sorcière*)...

Ici, c'est, à première vue, vraiment de géologie qu'on parle. L'enfant puis l'adolescent s'étonnait de l'effet déprimant que son cadre de vie habituel exerçait sur lui. Plus tard, il en est venu à relier ces humeurs aux composants du sol natal. Voilà le sujet. On y retrouve un certain matérialisme et même un certain marxisme de Bergounioux : la nature et les choses jouent un rôle essentiel, mais aussi les rapports sociaux que la nature et les choses induisent. Il sera question de la « rente foncière » autant que de « rostrés de bélemnites ». Mais en passant : ne nous méprenons pas, *Géologies* n'est ni un traité ni un exposé théorique. L'outil, c'est le langage, et le narrateur prend un plaisir non dissimulé à faire chanter des mots qui resteront pour la majorité des lecteurs, dont je suis, pure musique : « éclats moustériens », « tradition acheuléenne », « épisodes transgressifs ou diluviens »..., de quoi rêver.

De plus, et comme toujours, la réflexion s'ancre et se déploie dans le cadre d'une expérience individuelle, qui n'est pourtant que prétexte à ressaisir et éclairer un mode d'être au monde : même s'il a beaucoup fait usage d'un matériau autobiographique, le moi en tant que tel n'intéresse au fond pas Bergounioux — d'où peut-être des tonalités pascaliennes, quand il s'interroge à propos de « certaine humeur chagrine » ou déclare : « C'aura été un perpétuel sujet d'étonnement et de rumination que la caducité de mes desseins les plus fermes ».

Chaque fois qu'il prend pour point de départ l'enfance dans un Sud-Ouest alors reculé, la volonté d'éclaircissement revêt comme ici une dimension qu'on pourrait dire géographique : « Deux maléfices agissaient conjointement pour faire de la vie qu'on menait, sur la périphérie, un irritant mystère. Le premier, qui est éternel, c'est l'enfance, l'étrangeté qu'elle trouve à ce qui se présente, où que ce soit. L'autre était situé et daté. C'était, justement, la périphérie, le retard à quoi se ramenait le fait d'être à l'écart ». Au mouvement d'approfondissement va donc devoir se superposer un va-et-vient entre ici et ailleurs, puisque « les vues que nous étions censés adopter (...) avaient pour particularité, toutes, de venir du dehors et, ce dernier, de ne pas ressembler à ce qui se donnait, à nos yeux, pour la réalité ». Au sortir de l'adolescence, le narrateur aura brièvement le goût de la géologie, né justement au moment où, s'éloignant des pourtours accablants et honnis, il accède à un autre régime de pensée, lequel le rend capable, une fois de retour, de chercher à comprendre ce qui les rendait si détestables. Le récit de cinquante pages relate ce court moment.

Mais ces cinquante pages sont exemplaires de l'art singulier de Bergounioux. L'épisode qu'il évoque, « situé et daté », s'organise autour d'un domaine aussi concret qu'il est possible. Et en même temps, comme le pluriel du titre le suggère, il est

d'autres géologies. De sorte que celles-ci peuvent être aussi lues comme la métaphore et le programme d'une entreprise littéraire, qui, dans sa cohérence et son désintéret radical de toute mode, fait de Pierre Bergounioux un des écrivains français les plus *profonds*.

Retours en enfance

« Télérama »

12/06/2013

Extrait

[...] D'enfance, d'ancrage et d'arrachement, d'héritage, il est aussi question [...] dans *Géologies*, un beau récit méditatif de Pierre Bergounioux, au cœur duquel est posée une interrogation sur « la contribution du sous-sol à la psychologie des habitants ». La question semble-t-elle étrange ? De fait, constate Bergounioux, « à de très rares exceptions près [...], je n'ai jamais croisé d'adulte soucieux d'être plus précisément fixé sur la nature et, accessoirement, la genèse du support de nos vies ». Taraudé par cette question, Bergounioux le fut lorsque, inscrit à l'université, il quitta la Corrèze, où il était né et avait grandi. S'il s'en soucie encore, évoquant avec précision ce moment quatre décennies plus tard, c'est aussi parce que, sur l'interrogation géologique, une réflexion plus ample trouve à se cristalliser – il est question des origines, du legs toujours précieux mais parfois lourd que chacun reçoit lorsqu'il naît en un lieu, un paysage, un milieu social, une époque.

Les subtiles Géologies de Pierre Bergounioux

Laurent Bourdelas , « France Bleu Limousin »

27 juin 2013

En quarante-sept pages denses, en un récit au style impeccable, parfois émouvant, où affleure l'humour, Pierre Bergounioux évoque une quête de l'identité régionale – et même locale – passant par l'étude du grès primaire qui accompagna sa lignée et son enfance de sa teinte et de sa texture particulières. Une nouvelle façon de parler de la province, de la périphérie rurale, une autre manière aussi de parler de Brive et de ses abords, et de lui-même, qui se destinait à l'enseignement primaire avant d'être orienté vers les bancs et l'internat du Lycée Gay-Lussac (avec des camarades délurés) à Limoges puis vers l'École Normale Supérieure, échappant à ce que certains appelaient « l'étroitesse bornée de la vie rurale ». Sans doute cet élégant ouvrage trouve-t-il son origine dans une déception éprouvée à l'occasion d'un cours de géologie de quatrième, où il ne fut pas question de « la roche bise, friable » que les élèves avaient sous leurs pieds, ni de cette « passée claire qui jura it avec le sombre des galets » que l'écrivain avait remarqué non loin du pont Cardinal dans la Corrèze et qui constituait pour lui comme une énigme. Sur la planche 22 du Nouvel atlas classique de M. Fallex (professeur agrégé d'histoire et de géographie au Lycée Louis-le-Grand) et d'A. Gibert (professeur de géographie à la Faculté des Lettres de Lyon), paru chez Delagrave en 1955, que je conserve dans mon bureau, le Massif Central explose de couleurs vives à dominantes mauves (roches volcaniques récentes), roses (gneiss et micaschiste où sont Tulle et Limoges) et rouges (granite et porphyre). Brive se distingue dans son étroite bande orange (« terrains primaires ») à la lisière du Jurassique. Pierre Bergounioux attribue à ce paysage minéralogique (qu'il situe très précisément) la faculté de donner à ceux qui la fréquentent « certain penchant incoercible à la mélancolie ». Démarche pertinente et totalement contraire à la méfiance que l'on m'a enseignée en géographie à propos des propos de Carl Ritter, qui s'intéressa aux sociétés et à leur évolution à travers leurs liens avec leur milieu et parla même de « l'influence fatale de la nature » qui, certes, n'explique pas tout, mais peut avoir une influence considérable. Celle du grès environnant Bergounioux en faisait comme « l'otage du soir d'octobre ou de novembre qui avait pesé sur les morts, de leur vivant » ; un cliché en noir et blanc – des anciens que l'on retrouve dans une vieille boîte en fer blanc ou en bois ; un film d'avant la couleur. Une

« anomalie gréseuse [qui] déteignait sur l'humeur. Elle lui communiquait, malgré qu'on en ait, un goût fané, comme éteint, un peu funèbre, rendait triste quand on n'avait aucun motif précis, positif de l'être. » Une mauvaise terre également, sur le plan économique, pour ceux qui tentent de la mettre en valeur – le prolétariat agricole limousin dont Georges-Emmanuel Clancier a si bien dit la souffrance dans *Le pain noir*. Bergounioux a donc entrepris, depuis sa jeunesse (déjà sur la banquette arrière de la voiture paternelle), cette quête qui n'a rien à envier à la geste arthurienne – notamment lorsqu'il a le bonheur de découvrir « une hache polie, intacte, de serpentine verte, qui pointait d'un centimètre ou deux hors de l'argile retournée, sous des noyers. » Mais cette recherche, qui passe par des promenades géologiques marteau et burin à la main dans les parages paternels à l'occasion des vacances, est faite, comme toutes les quêtes, d'occasions manquées : un étudiant géologue dilettante avec qui Bergounioux s'engage politiquement mais à qui il oublie de demander les précisions qui auraient pu l'éclairer ; les frères Boyssonie – Jean et Amédée – ecclésiastiques de leur état, inventeurs du premier Néandertalien français à La Chapelle-aux-Saints (ce qui donne lieu à une réflexion drolatique à propos du dénigrement du premier des... Limousins), aux cours desquels le jeune Pierre n'assiste pas puisqu'il est à la « laïque » ; un inspecteur des contributions directes halluciné et obnubilé par le cardinal Dubois (qui laissa presque son nom au pont briviste et de beaux souvenirs sous les traits de Jean Rochefort dans *Que la fête commence*). Le révélateur du Graal est un instituteur (comme voulait l'être l'auteur), Yvon C., qui identifie les cailloux pieusement recueillis par Bergounioux et surtout lui remet un ouvrage semble-t-il captivant de Georges Mouret, ingénieur, affecté en Corrèze au service hydraulique, au service de navigation, au service vicinal, enfin au service de la construction et de l'exploitation des chemins de fer en Corrèze et Dordogne, qui participa à la levée de la carte géologique détaillée et entra à la Société géologique de France dont il devient vice président en 1888. Ce fut aussi (surtout ?) le fondateur de la Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze et de la Société Archéologique et Historique de la Corrèze en 1878. Le livre donné à Pierre fut-il *Études des gîtes minéraux de la France. Bassin houiller et permien de Brive. Fascicule I. Stratigraphie*, publié en 1891 ? Ceux qui lisent les Carnets de notes de l'écrivain connaissent son goût pour ce type d'ouvrages... En tout cas, par-delà les années écoulées, il confirma, en quelque sorte, les intuitions poético-géologiques de Pierre Bergounioux, qui se résument en une phrase éclairante : « On est au monde et le monde en nous. Il n'existe pas de son côté ou pas du tout tandis que nous serions prisonniers d'un songe. »

J'aurais bien envie – oui, je le ferai –, après avoir lu ces quasi cinquante pages, d'entreprendre aussi ma réflexion granitique de Limougeaud du gneiss et du

micaschiste environné de granite et de porphyre (exactement comme les Bretons qui me semblent si proches). Il y serait question – sans doute – d’obstination et de vocation monastique. De souvenirs et de vieux manuels, inévitablement. De cartes et de promenades aux côtés d’un père amateur d’églises romanes et de châteaux forts qui sut me transmettre ses passions. D’évasion, enfin, du déterminisme minéralogique car, ce que montre aussi le « s » à la fin du titre *Généalogies de Pierre Bergounioux*, c’est que l’influence de la pierre se nuance de bien des subjectivités. Et que, si la subtile démonstration de l’écrivain peut convaincre, on peut penser que cette mélancolie profonde (l’acedia médiévale ou le spleen baudelairien ?), ne vient pas du grès friable de Brive, mais bien de l’écrivain lui-même, désirant partir mais, parti, désirant toujours revenir.

Chemins de Pierre

Thierry Romagné

http://pierre.campion2.free.fr/romagne_geologies.htm

15 juillet 2013

Doit-on encore présenter Pierre Bergounioux ? Né en 1949, l'écrivain a quitté assez jeune ses terres de Haute-Corrèze pour des études de Lettres qui l'ont conduit à Paris. Normalien et agrégé, il a longtemps enseigné en banlieue avant de se voir offrir une chaire aux Beaux-arts, car il est aussi sculpteur et auteur d'une œuvre comptant plus de soixante-dix titres, et protéiforme, allant de la critique littéraire à la méditation sur l'histoire, des livres d'entretiens au lexique de termes choisis, des narrations peu ou prou étoffées aux évocations plus personnelles...

Son dernier ouvrage est sous-titré récit et non pas roman, car les mensonges nécessaires de la fiction gêneraient sa démarche, sa recherche de la vérité. Ce récit en effet est presque une enquête existentielle, celle que mène l'auteur à partir d'une intuition : « le sol qui nous porte [...] nous affecte » en une proportion que nous ne soupçonnons pas et que ce texte va s'efforcer de mesurer.

Auparavant, il y avait la conviction maintes fois affirmée par l'écrivain d'être né sur ce que Karl Marx appelait « les mauvaises terres », c'est-à-dire des terres cultivées quoique peu productives, parce que « les bonnes terres » ne suffisaient pas à satisfaire le besoin social. Cela a déterminé chez lui le sentiment d'avoir grandi à l'écart des grands changements économiques, politiques ou intellectuels. Évoquant la ville de son enfance - dont il ne précise pas le nom, pour mieux généraliser - il la voit de cette couleur sépia utilisée pour les premières photographies, parce que c'est à cette époque (avant les années trente) que le tissu rural a commencé à se dessécher...

Il y a surtout, maintenant, et qui est montré avec force dans *Géologies*, l'expression d'une attention à la matière. L'auteur n'est pas forcément hostile aux interprétations psychanalytiques, sociales ou historiques de l'être humain, mais il ressent aujourd'hui l'intérêt de mettre en évidence le rôle du sol dans les forces qui nous régissent, le sol dans ce qu'il a de plus profond : son sous-sol, précisément. Pierre Bergounioux arpente à nouveau, mentalement, les quatre directions où les hasards de la vie familiale l'ont mené, enfant, et les perceptions auxquelles cela a

donné lieu : le plaisir des zones sédimentaires, au sud, quand la rivière « s'avance en majesté entre les falaises blanches du Crétacé », le caractère « sombre et tortueux » du paysage métamorphique à l'est, là où se trouve la préfecture, l'ouest et ses mollasses pleines de fadeur, et le nord enfin, de la même texture que « celle du bassin d'effondrement » où il vécut, c'est-à-dire du grès. L'auteur s'arrête alors sur cette « roche bise, friable » et qui provoque de manière plus ou moins confuse, plus ou moins diffuse, « certain penchant incoercible à la mélancolie », le sentiment de vivre des « heures mortes ». Cette « anomalie gréseuse, isolée, dont nous étions les hôtes » - « le matériau qui nous portait, dont les murs qui nous abritaient étaient faits et qui rendait mélancolique, un peu désespéré », qui assombrit le « sentiment de l'existence » -, elle laissait « triste quand on n'avait aucun motif précis, positif de l'être ».

Ces perceptions, ces spéculations, cependant, rassèrent l'auteur, car elles l'aidèrent à comprendre ce tempérament instable qui, quand il y repensait, quand il apprenait à se connaître, enfant, l'inquiétait : « D'abord les sautes d'humeur dont je me découvrais le siège selon la direction que l'on prenait, l'endroit où je me trouvais, étaient inexplicables, ce qui constitue un premier motif de contrariété. » Mais Pierre Bergounioux insiste aussi sur l'extraordinaire richesse de ce sous-sol car il justifie à ses yeux ses dispositions d'esprit chagrines et changeantes... Le deuxième motif de contrariété qu'évoque le texte, c'est le sentiment de différence radicale dans lequel le plonge cet état et « dont personne, autour de vous, ne fait le moindre cas ». *Géologies*, c'est donc d'abord cela, le récit exploratoire de la sensibilité particulière d'un être (l'auteur) qui a longtemps cherché, dans l'inquiétude manifestement, à se comprendre, c'est-à-dire à comprendre comment il a pu être perméable au minéral autour de lui.

Géologies c'est cette approche bachelardienne des matières, roches ou autres minéraux, mais c'est aussi une façon singulière de l'exprimer. Tantôt la phrase s'avère très souple, très rythmée, pleine d'assonances et de résonances heureuses : « Des mers avaient battu, au Trias et au Lias, le coteau de Noailles, les hauts de Turenne et laissé, en s'en allant, le dépôt régulier, fin, bien stratifié qui donnait au paysage son développement facile, horizontal, sa netteté, sa lumière. » ; tantôt (trois pages plus loin) elle revêt la dureté d'une sentence lucide et lapidaire qu'on dirait rédigée par un moraliste classique : « Ç'aura été un perpétuel sujet d'étonnement et de rumination que la caducité de mes desseins les plus fermes, la ruine de projets longuement mûris. » Comme le sol corrézien, constitué d'un nombre peut-être « sans équivalent » de roches différentes « rencontrées dans un quadrilatère de vingt sur vingt-cinq kilomètres », le texte de Pierre Bergounioux s'avère être une sorte d'agrégation de

styles dissemblables et s'agençant cependant remarquablement dans un petit volume d'une quarantaine de pages seulement.

Ce que développe le pluriel du titre *Géologies*, c'est qu'il s'agit aussi de géologie humaine. Pierre Bergounioux scrute la strate de son enfance, de sa jeunesse avant que les études, la vie professionnelle ne l'éloignent de ses terres natales. Les notations abondent, qui indiquent la passivité de l'enfant, sur la banquette arrière de l'automobile familiale, ou lors des sorties dominicales dont le but est décidé par le père. Le récit évoque également cette période de la formation intellectuelle où l'on lit des livres qui renvoient « à des pensées pures ou à d'autres livres ». Or aux quatre points cardinaux qui ont fixé la sensibilité de l'enfant, font ensuite écho, dans le prolongement de ses études, « quatre personnes, pas une de plus [qui] disposaient des éléments dont [il] avai[t] ressenti d'emblée le besoin » pour vraiment comprendre ce qui lui arrivait. Et comme les points cardinaux (titre d'un autre livre de Pierre Bergounioux qui constitue comme les prémices de celui-ci), ces quatre hommes correspondent à quatre orientations intellectuelles possibles. Aussi n'est-il pas innocent qu'il néglige les deux premiers, représentant deux versants différents d'une même explication religieuse (puisqu'il s'agit d'un chanoine et de son frère, professeur dans une école privée), ni même le troisième, incarnant la voie du libertinage égoïste (celui-là veut ressembler, d'ailleurs, à l'abbé Dubois, le ministre du Régent, homme du cru) au profit du dernier, le maître d'école Yvon C, le seul dont le nom soit précisé au demeurant. Avant d'être repéré et persuadé d'aller étudier plus loin, en classes préparatoires, à l'ENS, l'écrivain se destinait en effet au métier d'instituteur parce que, selon lui, ceux-ci parlent près des choses. Pierre Bergounioux, à cette époque, avait eu le sentiment que les livres, qui ne traitaient jamais de son « pays », de ce que lui ressentait, l'éloignaient de tout cela. Et il revient donc à un instituteur, parce que ce dernier fait montre aussi d'une « curiosité ouverte, raisonnable et passionnée » correspondant à un tempérament qu'il apprécie et qui lui sert certainement de modèle, de le ramener aux livres. Mais le volume dont cet instituteur est l'intermédiaire n'est pas un ouvrage comme les autres. Il s'agit d'un de ces « vieux livres poudreux, brunis, comme la pierre qu'ils touchaient » et qui expriment donc d'abord, matériellement, cette proximité, cette sympathie avec le sol. Dans cet ouvrage (une étude du XIX^e siècle, d'un certain Georges Mouret), transmis par l'enseignant, Pierre Bergounioux trouve son or, c'est-à-dire ce qui lui permet de vérifier ce qu'il pressentait, de confirmer ses intuitions personnelles, jamais partagées jusqu'ici avec qui que ce soit.

Ce livre vénérable permet au jeune Bergounioux de trouver son chemin, et de

passer son chemin, d'aller enfin, même si cela est plus suggéré qu'affirmé, vers sa vie d'homme : « On est au monde et le monde est en nous. Il n'existe pas de son côté ou pas du tout tandis que nous serions prisonnier d'un songe. » Le « récit », qui est surtout la narration d'un cheminement mental et intellectuel, revient alors une dernière fois sur l'analyse marxiste des « mauvaises terres » pour rappeler qu'il échoit aux propriétaires des bonnes « un profit indu, équivalent au travail épargné ». Il est vrai que l'auteur n'aura ménagé ni son temps ni sa peine pour produire ce livre ainsi que ses autres ouvrages (il a souvent témoigné du caractère laborieux de son existence, dans ses *Carnets*, par exemple), mais c'est peut-être cela qui nous vaut cette œuvre âpre, forte et dont l'auteur (qui, est-ce un hasard ? se prénomme Pierre !) ni le lecteur n'a fini de tirer les bénéfices !